Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 10 (1984)

Heft: 1

Artikel: La question des jeunes? : Un problème de vieux!

Autor: Lador, Yves

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814573

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA QUESTION DES JEUNES? UN PROBLEME DE VIEUX!

Yves Lador
Ancien président du Cartel suisse des associations de jeunesse (CSAJ)
46, Av. du Lignon
CH–1219 Le Lignon-Genève

"Nous demandons la fermeture immédiate de la ville de Zurich, vu que l'expérience de plusieurs années n'a pas donné ses preuves"
Le Mouvement.

Décidément, le spectre des événements de Zurich et de quelques autres villes suisses qui se sont enflammées en été 1980 hante encore obstinément les descendants des insurgés de Morgarten – ou qui se prétendent tels. Pourtant, après les chaleurs de l'été, le froid de l'hiver a vite repris ses droits: les pavés se sont réalignés, les poings sont retournés dans les poches, les espoirs ont passé aux souvenirs et les échauffourées ne se déroulent plus que dans les récits des "anciens combattants" qui ont rejoint ceux des amicales de 68 . . .

Les "petits merdeux" (référence lausannoise et officielle) se sont dilués dans la grisaille de la ville, ce qui est plus salubre et rassurant. Ils s'en sont retournés errer nonchalamment, seuls ou en bandes, à l'ombre de leur spleen. Alors, pourquoi s'inquiéter et tant désirer se lancer à nouveau dans ce débat, quand on nous répète que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes?

Serait-ce l'effet du déphasage des institutions? Leur retard chronique ne suffit cependant pas à tout expliquer. Depuis quelque temps déjà, d'autres thèmes accrochent mieux: les nouvelles technologies, par exemple. Se pencher sur la question rend important, aujourd'hui!

Qu'est-ce qui peut donc encore faire courir sociologues et intellectuels, alors que les jeunes, depuis belle lurette sirotent leur coca, assis derrière leurs jeux électroniques?

Cette question m'interroge, car je m'y retrouve à la fois un peu objet et un peu sujet. Je ne suis ni sociologue, ni manifestant, mais je suis jeune et j'étais président du CSAJ (70 organisations de jeunes, toutes tendances et tous secteurs d'activités confondus) quand cet organisme faîtier a appuyé la demande d'amnistie des manifestants: demande adressée à l'Assemblée fédérale par deux de nos organisations-membres les plus importantes. Je fus donc un petit acteur marginal dans cette action, mais je fus aussi un spectateur de son épilogue lamentable. C'est de cette position, et partiellement à cause d'elle, que je m'interroge.

1. PROTESTATION: LE MONDE DES ADULTES EST GRIS!

Ce qui me frappe dans toute cette affaire et qui provoque mon exclamation, en début de texte, c'est que le débat se centre en priorité sur la réponse du corps social. Il se détourne ainsi de l'expression même des mouvements. Discuter du texte polémique de J. Hersch et, avant lui, du rapport de la commission fédérale présidée par G. O. Segond, revient à voir les jeunes à travers des intermédiaires en privilégiant dès lors les remous que les manifestations ont provoqués – au détriment du sens réel que les jeunes tentaient maladroitement de donner à leur action.

Dans quelle mesure n'est-ce pas une réaction de protection commune aux "pro" et aux "contra" du mouvement, pareillement gênés et dérangés par le vide général que ces cris angoissés ont révélé? Complices par impuissance, ils préfèrent ce stratagème qui, sous l'apparence d'un débat sérieux et pertinent, permet de parler d'autre chose et de rester en territoire connu. Les oppositions reprennent leur place et retrouvent au passage quelque légitimité, même un peu usée. Ouf! on a eu chaud . . .

Pourtant des choses on été dites, comme nous le rappellent certains slogans qui finissent en solitaire leur révolte sur le béton de nos coins de rue. Béton d'ailleurs, qui fut le support matériel – en même temps que le symbole dur, gris et froid – de ce monde sur lequel on désirait jeter de la couleur et graver de la poésie.

Cette image est celle qui illustre à mes yeux le mieux cette période, à côté des clichés de la violence des pavés et des matraques qu'on a fortement soulignée. Il n'en reste pas une vision claire de masses organisées (tableau héroïque d'autres époques), ni de littérature qui en aurait été le foyer. Les

mots n'ont fait que suivre le mouvement. Les jeunes d'ajourd'hui sont pleinement les enfants de la société urbaine et industrielle; ils lui répondent comme elle les a formés: "Nous voulons faire fondre le béton", "Ils ont écrit dans nos têtes, on écrit sur leurs murs".

Les contraintes dans lesquelles ils ont grandi sont nouvelles. On ne les perçoit qu'imparfaitement, que depuis peu. Les revendications immédiates touchent à des notions essentielles que les générations passées ne concevaient même pas: *le volume, l'espace, le temps, la communication.* D'où cette forme particulière d'expression et d'action cherchant à "changer les murs".

"Nous voulons tout de suite un espace, dans ce monde de merde, que de toutes façons nous n'arriverons pas à changer", traduit ce lien tissé entre un environnement construit et sa population – de même que l'amertume due à leur conditionnement respectif...

"Ma peur se fera haine en vos cités trop grandes". Dans cette colère, structures matérielles et structures sociales se confondent. A la solidité implacable des premières correspond l'immobilité pesante des secondes, "théoriquement tout est possible, mais pratiquement, rien n'est réalisable". La société érige ses barrières, apparemment infranchissables sur lesquelles ses enfants butent (au propre comme au figuré). Jeunes qui grandissent en apprenant à connaître ses rouages: ils façonnent votre avenir sans permettre de changer grand-chose. Les temps modernes de Chaplin s'offrent en perspective. "Assez de cet avenir obligatoire qu'on nous prépare", "Nous refusons qu'on nous impose un monde gris". Ils accusent alors l'hyper-organisation de la société suisse (ou occidentale) et cet avenir qu'on dessine rectiligne et obligatoirement heureux. Cette perception du monde actuel se traduira dans le nom d'une des créations du mouvement de Lausanne: Cabaret Orwell. Logique!

2. UNE CULTURE JUVENILE S'AFFIRME AU-DELA DES MOUVEMENTS...

Cependant, il serait malhonnête de n'associer cette critique qu'à un sentiment de défaitisme ou de pessimisme. Quoique confus, le mouvement exprimait surtout une volonté de créativité et de sociabilité: "Nous nous révoltons contre l'organisation de la solitude". La revendication s'est concentrée sur un espace de liberté, sous la forme "Centre autonome", banc d'essai d'autres relations, marge d'action où l'erreur, comme la vie, serait humaine...

Partie d'un tel niveau, cette expression ne pouvait déboucher sur un programme politique précis et limité, comme d'aucuns l'exigeaient commodément. Cette critique est trop radicale, au sens strict du mot: elle est trop profonde, trop fondamentale, pour se résumer à des revendications ponctuelles qui resteraient conjoncturelles, *car ce sont les valeurs même qui fondent notre mode de vie et de pensée que questionnent ces mouvements.* Ils sont, au-delà du politique, avant tout *culturels* et ils l'affichent clairement: "Nous sommes une grande menace, car nous sommes plus qu'un parti politique... *nous formons une culture*".

Bien sûr, les mouvments ont été encore bien plus que ce que je mentionne ici. Ce n'est qu'un faible échantillon de la poésie de l'humour, de la provocation et de la créativité qui ont bourgeonné en cette période. Cependant, il me semblait nécessaire de rappeler quelques traits fondamentaux du sujet qui nous occupe. Ce que nous considérons maintenant comme un phénomène social n'a pas manqué de hardiesse dans la globalité et la profondeur de ses remises en question. A mon avis, c'est dans cette expression qu'il faut rechercher le sens du mouvement et non dans un impact visible et immédiat.

Vue ainsi la dimension de ces troubles dépasse le cadre des seules villes suisses. Ceux-ci font écho à toutes les manifestations désordonnées (pareillement bruyantes et déconcertantes) qui ont secoué au début des années 80, Amsterdam, Bruxelles, Stockholm, Berlin... où ils ont aussi suscité rapports inquiets et débats animés. C'est bien une génération qui a tapé du pied rageusement; dans des langages différents! Chaque contexte particulier influe sur le cours des événements. Ici c'est *le chômage* qui fait le plus mal, là c'est *le logement,* ailleurs *le silence...* mais la mobilisation a partout repris aux punks d'Outre-Manche leur slogan "no future"! ! !

Désolé pour ceux qui étaient tout contents de ne voir à Zurich qu'un mai parisien retardé. C'était si simple que ça l'était trop! Si les colères se ressemblent dans le temps, elles ne répètent pas toutes le même message. C'est bien d'ailleurs cette crainte qui pousse le plus souvent les agents de la répression à frapper, avant même de comprendre. Les charges policières se ressemblent aussi au-delà des frontières. Et quand les matraques sont enfin "remisées", d'autres prennent le relais à coups de plume.

3. UN PASSE "RESTAURE" FACE AU "NO FUTURE"

C'est ainsi qu'à la fin du tumulte, une voix s'est levée pour contrer l'esprit de tolérance et de compréhension que témoignait la très officielle Commission fédérale pour la jeunesse, dans ses thèses concernant les manifestations. Ces antithèses de la philosophe Jeanne Hersch ont connu un succès incontestable en Suisse, à l'inverse des thèses formulées par G.-O. Segond (et les membres de la commission qu'il préside) qui sont devenues un best-seller surtout à l'étranger. J'ai pu vérifier lors du débat sur l'amnistie des jeunes manifestants, l'impact du pamphlet de Mme Hersch sur les parlementaires fédéraux, en grande partie opposés à toute idée de dialogue avec la jeune génération, qui l'étalaient presque tous sur leur table et l'utilisaient souvent comme référence, alors qu'il était bien difficile de repérer un exemplaire du rapport Segond. A se demander s'ils l'ont lu! Ces anti-thèses sont à leur tour devenues un phénomène qui a attiré, voire détourné, l'attention.

Je ne veux pas m'attarder sur certaines affirmations (les plus discutables) de Mme Hersch, comme celle de l'observation de manipulations politiques quasi professionnelles: affirmation qui n'est pas confirmée par les autres témoignages que je connais ni par l'expérience personnelle que je peux en avoir. Mon impression est plutôt celle de désordre et de confusion. Cependant cette thèse "du complot" rapidement répétée dans certains milieux a l'avantage de rassurer. C'est un schéma connu, donc facilement assimilable. Cela révèle peut-être le véritable rôle de toute cette "contre-attaque".

Voyons de plus près d'autres arguments-clés. Les mouvements seraient centrés sur la motivation du désir et seraient un des résultats de la société du "tout est permis". En parlant de cliché: il rappelle de vieilles et saines réactions! Mais les temps ont changé. Le désir, tout court, n'est pas apparu comme un slogan des manifestations comme cela fut le cas à d'autres époques. Bien sûr, des appels à la libération des carcans furent lancés, mais ils ne relevaient pas d'une philosophie édoniste. Au contraire, *il a soufflé un petit vent de déprime,* produit par les contraintes multiples qui barraient la route (de la rue et de la vie). A l'affirmation du "tout est permis" j'oppose un "no future" dominant.

Nous constatons ainsi que la profondeur de la divergence de perception du monde moderne qui sépare la philosophe genevoise de la jeune génération. Jeanne Hersch a recours à des valeurs fondamentales pour étayer ses antithèses: démocratie, culture, nature, que le temps ne devrait pas parvenir à abolir. J'ose alors quelques questions: qui a détruit en moins d'un quart de siècle des tissus urbains que des générations et des générations avaient cons-

truites: l'âme des villes? Des voyous de 16 ans? Qu'est-ce qui érode le plus la démocratie: discuter avec des jeunes qui réclament véhémentement le dialogue ou laisser attendre près d'un demi-siècle l'arrivée du suffrage vraiment universel? Il faudrait tout de même réintroduire dans la réflexion sociale un minimum de perspective historique, surtout contemporaine.

Bien plus que des principes, c'est toute la compréhension de l'évolution du monde moderne et de ses conséquences qui éloigne Jeanne Hersch des générations plus jeunes. L'auteur des anti-thèses évacue les grandes problématiques contemporaines qui découlent des "progrès" de la société industrielle. Il n'est fait nulle part mention, par exemple, des périls écologiques, des doutes que provoque un avenir à l'ombre des bombes, du règne de la violence dans les relations internationales, bafouant la notion des Droits de l'homme, pour ne prendre que quelques sujets marquants que les enquêtes placent en tête des inquiétudes des jeunes.

Le monde, tel que le présente Jeanne Hersch est dépassé, comme sa description du progrès scientifique pour le bien-être de l'humanité. Elle ignore les retombées, souvent peu heureuses ou les déterminismes que la science impose à l'évolution, bref tout le débat qui agite la communauté scientifique, quand cette dernière analyse l'ambiguïté de son lien avec la société et son rôle dans la croissance des grands appareils militaires ou technologiques. Mme Hersch reproduit une vision qui nous vient en droite ligne du positivisme de Comte, du siècle dernier.

4. LE RYTHME ACCELERE DES CHANGEMENTS ET DU PASSAGE DES GENERATIONS

Ce n'est pas le monde (et ses problèmes) auquel les générations montantes sont de plus en plus confrontées, jour après jour. J. Hersch décrit une société presque stable, où l'enfant peut et doit tout apprendre de ses aînés pour y grandir. C'est oublier le décalage qui existe maintenant entre ce que l'on peut transmettre comme expérience (dans la famille et l'école) et l'évolution ultra-rapide des exigences comme, entre autres, celles du monde du travail, à tel point qu'elles peuvent se modifier pendant la période d'apprentissage. Les adultes deviennent eux-mêmes victimes d'un tel rythme et se retrouvent dépassés par des jeunes. Combien de cours de recyclage où des ouvriers qui possèdent une solide expérience sont "reformés" par des professionnels plus jeunes qu'eux et mieux au fait des dernières évolutions technologiques?

Pareilles mutations sociales donnent de rudes coups aux schémas et aux valeurs traditionnels et surtout à la position réelle des jeunes dans la société. Ils ne sont pas des enfants, puisqu'ils ne dépendent plus de la même manière de leurs aînés, mais ils ne sont cependant pas encore responsables d'eux-mêmes, ni entièrement intégrés dans la société. Ce hiatus induit une partie du malaise. Il n'est nullement considéré dans les anti-thèses. De quelle réalité parle donc l'auteur?

Si J. Hersch s'éloigne des questions centrales soulevées par les mouvements des jeunes et des problèmes que rencontrent aujourd'hui les jeunes en général, qu'en est-il de ceux qui ont choisi une autre direction, se voulant plus ouverts?

Tout d'abord, il y eut le rapport de la Commission fédérale pour la jeunesse, sorti en novembre 1980. Ce fut une heureuse surprise, car tous les rapports officiels ne font pas preuve d'une telle volonté de compréhension. Son apport principal est de retranscrire et d'analyser dans une langue accessible notamment aux membres des institutions de ce pays, ce qui sortait des mouvements, ouvrant plus largement des occasions de dialogue et de réflexion. La Commission a eu le mérite de ne pas se laisser cantonner dans les limites strictes du "problème de la jeunesse", mais – en abordant des questions comme celle de "refouler sa peur de l'avenir" – d'éclairer ce qui, substantiellement, concernait la société dans son ensemble et était commun à toutes les générations. *Car si l'expression avait une forme minoritaire, le champ des préoccupations était majoritaire.*

Cependant, un rapport reste un rapport. Il ouvre des portes, mais ne les passe pas; s'il encourage le dialogue, il ne peut l'entamer. C'est la limite de cette importante entreprise. Elle a besoin que d'autres prennent le relais et passent à l'action. C'est alors que commencent les difficultés et qu'intervient J. Hersch: dès ce moment, le débat sur les anti-thèses et la réponse aux jeunes va se confondre avec celui sur les mouvements eux-mêmes.

La critique du texte de J. Hersch, décortiqué avec pertinence n'évite pas forcément ce piège, au contraire. Il va se porter sur les particularités de la culture politique suisse qui a orienté l'évolution des événements et sur la marginalisation de la jeunesse. Certes, ces aspects doivent être étudiés, mais ils ne reflètent pas la question principale, celle de la finalité: était-ce vraiment le consensus helvétique, base de notre démocratie de concordance qui était le premier visé? Etait-ce uniquement la place des jeunes dans la société qui était dénoncée? N'était-ce pas plutôt une interpellation de la société dans son essence, plus que dans son organisation?

Le débat entre alors, consciemment ou non, dans les ornières bien creusées des affrontements classiques, qui ne suivent dès lors plus les pistes d'interrogation, de réflexion et de recherche esquissées à coups de slogans, de provocations, mais aussi d'expériences de vie, d'essais de changement et d'ouvertures alternatives.

5. QUI OSE ET PEUT ENCORE S'OPPOSER A LA TECHNOLOGISATION DE LA VIE ?

Aujourd'hui, le brouillard enveloppe l'horizon et les rails sont plus rassurants, bien qu'ils finissent par tourner en rond... Les pistes à explorer sont donc parsemées d'embûches surprises et l'on pourrait reprocher aux mouvements de s'être aventurés sans prendre assez de précautions.

L'évolution de la société industrielle garde encore bien des mystères. L'environnement qu'elle produit se complexifie de jour en jour et paraît progressivement échapper au contrôle humain. L'homme, cet animal social, se sent peu à peu devenir un animal médiatisé, cloisonné. Tous ces changements ne vont pas à la même vitesse pour tout le monde, mais ils avancent quand même! Les gouvernements ont beau essayer de donner le change, dans nos pays de liberté, il n'est pas toujours facile de savoir "qui domine qui?"

Les mutations technologiques n'enferment-elles pas nos dirigeants eux-mêmes? Elles sont effectivement tirées par des contraintes que les "nécessités de la compétitivité mondiale" ne suffisent pas à expliquer. En même temps, elles trahissent comment nos processus de décision se trouvent facilement dépassés. De quelle participation démocratique faut-il encore parler? Or les mouvements se sont opposés à cette érosion des marges d'action. G. Béroud souligne qu'ils ont dénoncé le "caractère tristement déterminé du monde" et la "violence dépressive" qui l'accompagne.

Les autorités, en Suisse comme ailleurs, sont fondamentalement impuissantes à répondre à de telles questions. Et l'impuissance met en danger tout pouvoir, en attaquant sa légitimité: la mettre en évidence est jugé subversif! Les jeunes des mouvements sont donc coupables d'avoir essayé de montrer que le roi est nu!

Ainsi, c'est le modèle de développement économique qui est attaqué. La critique ne se limite plus aux seuls fonctionnements de la société, elle

touche à l'orientation de notre civilisation industrielle. *C'est donc un mouvement culturel!*

La technologie, la technocratie, les grands appareils, le vide du gigantisme, la course contre le temps (n'ayant plus que la vitesse comme contenu), toutes ces problématiques modernes ont aussi leurs petits côtés quotidiens, faits de petits détails, qui sont vécus par chacun, mais ressentis différemment. Cette perception multiple est sortie en partie avec les mouvements, sans suivre de code établi, librement, selon le sentiment ou le ressentiment de chacun. N'oublions pas que ce n'est pas l'élite intellectuelle qui s'est mobilisée dans la rue, mais en grande partie des jeunes des couches sociales défavorisées. Ils forment ce que certains appellent un nouveau prolétariat de la contestation, uni surtout par une marginalité culturelle et sociale. Ils ont choisi leurs propres moyens pour pointer la nouveauté, les difficultés et les angoisses de ce qu'ils vivent. Ils sont des victimes de première ligne, (en particulier par la précarité de leur statut social; comme des maillons faibles, ils "craquent", pareils à des révélateurs, dont il faut saisir le sens). Ici, face à l'avenir les jeunes ont "gueulé" tout haut ce que l'on craint tout bas. C'était le moment de ne pas confondre le signifiant et le signifié.

Mais la crainte l'a emporté. Les jeunes en ont trop dit. Leur tapage a trop ébranlé le système établi. L'insécurité, ou pire le doute, aurait pu s'installer. Aussi après le geste d'ouverture de la Commission fédérale, il a vite fallu s'éloigner de ces eaux dangereuses, qui auraient fini par mettre tout le monde mal à l'aise. La plaquette de J. Hersch sera puissamment relayée dans et par l'establishment helvétique.

Ce recentrage du débat public permet de masquer, en le détournant, le message initial. En fixant sur la réponse à apporter aux mouvements et non aux questions qu'ils posaient. La confrontation va tourner autour des questions d'organisation sociale et non plus de problèmes de civilisation, pour ensuite se transformer en considérations sur les minorités déviantes. En fait, dans cette manière de refouler une expression gênante, n'est-ce pas la majorité qui "dévie"?

En fin de compte, les sociologues devraient moins courir après les problèmes de la jeunesse qu'aborder les grandes questions que posent les jeunes, tant nous avons vu que les jeunes ne sont pas vraiment la question!

BIBLIOGRAPHIE SUCCINTE

En plus des publications du Cartel suisse des associations de jeunesse, des deux fascicules de la Commission fédérale pour la jeunesse et des Antithèses de Jeanne Hersch, je me suis référé à :

BEROUD, G. (1982), Valeur travail et mouvement de jeunes, *Revue internationale d'action communautaire*, 8/48, 5—30 (Les jeunes et le chômage).
MENETREY, A.—C. (1982), "La vie . . . vite" (Editions d'En Bas, Lausanne).